

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir, 40, Rue Maciel.  
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.  
Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.  
Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.  
Téléphone «La Cooperativa» N. 339  
Impreso en los Talleres de El Sico

# GOURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU MATIN

RÉDACTEUR EN CHEF: J. G. Boron Dubard

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ros

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagne
Un mois	\$ 1 00	1 20 or
Trois mois	3 00	3 50 n
Six mois	5 50	6 50 n
Un an	10 00	10 50 n
Numéro du jour	\$ 0 01	
ancien	0 10	

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.  
Les réductions pour semestres (année ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

Questions françaises

## LE PRIVILEGE DE LA BANQUE DE FRANCE

Paris 15 juillet 1897

Après une discussion qui a duré un peu plus d'un mois, la Chambre des députés, par 410 voix contre 97, a voté, le 15 juillet, le renouvellement du privilège de la Banque de France.

C'est pas la faute des socialistes si le projet présenté par le Gouvernement n'a pas subi de modifications essentielles. Jusqu'à ce jour, les amendements n'ont cessé d'être déposés; et, les articles votés, il a fallu discuter de nombreux articles additionnels. Jamais, il faut bien le répéter, le résultat n'a été douteux. Depuis le premier jour, la Chambre était manifestement convaincue de la nécessité de maintenir la grande institution qui, malgré les déclamations de ses destructeurs et la façon fantaisiste dont ils faussent l'histoire, est, depuis un siècle, la clef de voûte du crédit public, et a rendu au pays aussi bien qu'à l'Etat des services inoubliables.

Parmi les questions qui ont été traitées au cours du passage aux articles et du détail des amendements — presque tous repoussés, — nous n'en retiendrons ici que celle concernant la création d'une banque centrale de crédit agricole, demandée par le leader du socialisme.

C'est le président du conseil qui a répondu à M. Jaurès:

M. Méline a démontré les inconvénients de cette création.

Il a ajouté qu'il serait dangereux de confier cette organisation à la Banque de France et espère que la Chambre tiendra à cœur de déterminer l'examen des projets spéciaux sur le fonctionnement d'un crédit agricole.

Cette intervention du ministre de l'Agriculture a fourni aux adversaires du projet, ou à dire plus vrai aux obstructionnistes systématiques de la discussion, l'occasion d'opposer M. Méline à lui-même en lui rappelant les opinions qu'il professait autrefois sur les banques agricoles régionales. C'est M. Marcel Lambert qui s'est chargé de faire ce rapprochement.

Mais M. Méline, loin de nier ou de répudier sa manière de voir antérieure, a reconnu, avec la meilleure grâce du monde, que l'expérience seule l'aurait fait changer d'avis, et cela dans le sens du progrès. Il croit à l'efficacité d'une banque agricole centrale trop loin des cultivateurs et lui préfère des banques régionales.

C'est alors que M. Jules Roche a pris la parole, se prononçant contre l'organisation du crédit agricole par la Banque de France ou par une banque centrale d'Etat comme le préconise M. Jaurès. Ce que voudrait l'orateur, c'est la création du crédit populaire, non seulement pour les agriculteurs, mais aussi pour les artisans et les petits commerçants, et il s'est étendu sur ce sujet en citant comment ce même crédit populaire fonctionne en Ecosse, en Allemagne et en Italie grâce aux fonds d'épargne. L'orateur a conclu en disant que la France pourrait tenter une expérience en se servant du réservoir des caisses d'épargne.

Cette thèse amenée à la tribune M. Jaurès, qui s'est montré surpris du langage de l'orateur qui l'avait précédé, et qui a déclaré que vouloir appliquer les fonds des déposants des caisses d'épargne à la création de banques agricoles, représentait une base beaucoup plus précaire et beaucoup plus instable que le billet de banque lui-même. En conclusion, M. Jaurès a demandé l'ajournement de la discussion du renouvellement du privilège de la Banque, ajournement qui a été combattu par M. Jonart. L'honorable député du Pas-de-Calais a examiné aussi la question du crédit agricole et s'est attaché à démontrer que c'est surtout le crédit personnel de l'agriculteur qu'il s'agit de constituer, en améliorant sa situation par le vote des projets déposés depuis si longtemps et, notamment, par le remaniement du régime hypothécaire.

Enfin, M. Rouvier, avec une éloquence ré-

le et une compétence indiscutable, s'est efforcé de démontrer combien il était nécessaire de séparer les deux questions fâcheusement et intentionnellement confondues depuis quelques années. Il a examiné les divers systèmes de crédit agricole. M. Jaurès veut un établissement subventionné par l'Etat qui remettrait tout de suite 500 millions de billets de banque, comme entrée de jeu, à un établissement ayant pour tout capital 10 millions de deniers publics. C'est une opération singulièrement hardie. Il est vrai que l'opposition n'a pas la responsabilité du pouvoir.

M. Rouvier a critiqué également le système de M. Jules Roche qui consiste à s'adresser aux caisses d'épargne. N'est ce pas M. Jules Roche qui était ministre avec M. Rouvier lorsque furent votés les lois relatives aux caisses d'épargne? Une autre préoccupation a envahi son esprit. Avez-vous songé, a-t-il demandé à la terrible situation financière de l'Etat, le jour d'une déclaration de guerre? Avez-vous songé aux demandes formidables de remboursement?

«Oui, j'y ai songé; je puis même en faire la confidence à M. Jules Roche, mon ancien collègue du commerce, je crois bien que nous y avons jadis songé ensemble; l'aurait-il oublié?»

Suis-je le seul à avoir pensé? Non. Depuis vingt ans, tous les ministres des finances qui se sont succédé ont songé; M. Jules Roche ne peut l'ignorer. On a toujours considéré qu'il y aurait, ce jour-là, plusieurs centaines de millions à rembourser.

Mais la législation elle-même — M. Jules Roche l'aurait-il par hasard oublié? — prévoit l'hypothèse: la loi sur les caisses d'épargne autorise le fractionnement et l'échelonnement des remboursements.

En 1870, les demandes de remboursement ont atteint une proportion qui ne s'est élevée qu'à un tiers des sommes déposées; ce ne fut pas de l'affaiblissement, et il n'y en aurait pas davantage dans l'avenir.

Je me trompe; cet affaiblissement pourrait se produire. Qui, si au lieu d'en faire l'emploi qui a été si haut le crédit de la France, nous avions éparpillé les milliards de dépôts des caisses d'épargne dans je ne sais combien de milliers d'établissements répandus à la surface du territoire et chargés d'opérations agricoles, alors, en cas de crise extérieure, pourrions-nous déchaîner une formidable ruine que rien ne viendrait arrêter.

Et pourquoi donc? C'est que ces banques multiples seraient, aux yeux des petits déposants, bien autrement suspectes que l'Etat, l'Etat, qui lui apparaît toujours comme la force survivante aux désastres, l'Etat, avec tout son passé et tout son crédit.

Dans notre pays, auquel on ne rend pas justice, il est un penchant à accuser l'Etat des mécomptes. Voilà une infirmité.

Par cet extrait, on voit que M. Rouvier veut que l'épargne populaire serve au crédit public et non à autre chose. C'est aussi l'opinion des plus illustres hommes d'Etat anglais. Il faut que l'Etat intervienne dans l'organisation du crédit agricole mais ce n'est point l'heure d'examiner par quels moyens. M. Rouvier a répliqué la question sous son jour véritable et il était réellement temps qu'un créateur de sa valeur et de sa compétence remit un peu d'ordre dans le chaos de cette discussion.

Après M. Rouvier, M. Lévillé a examiné la question du concours effectif que la Banque de France pourrait apporter au crédit agricole, comme condition sine qua non du renouvellement de son privilège.

L'orateur a proposé une combinaison d'après laquelle les capital actions de la Banque agricole, 60 millions, seraient pris sur les réserves disponibles de la Banque de France. Dans le conseil d'administration de la Banque agricole entreraient quelques régents de la Banque de France, qui donnerait l'hospitalité, moyennant loyer, aux succursales de la Banque agricole, ayant comme capitaux les bons à échéance fixe portant intérêt et dont le service est assuré par la redevance annuelle de deux millions et demi fournie par la Banque de France. Il y a aussi le racompte du papier. La Banque de crédit agricole fournirait de toutes les facilités, sauf la faculté d'émission, accordée aux banques coloniales. M. Lévillé a conclu:

A côté du gouvernement politique, il y aura le gouvernement des hommes d'affaires, et je vous réponds qu'alors les réformes marcheront.

L'amendement de M. Lévillé a été repoussé, de même que la motion de M. Jaurès tendant à ajourner toute discussion jusqu'à ce que le gouvernement ait déposé un projet spécial sur le crédit agricole.

Pour clore cette discussion du crédit agricole qui menaçait de s'éterniser, le ministre des finances a déclaré que le gouvernement était d'accord avec la commission pour repousser tous les amendements et toutes les propositions ayant trait au crédit agricole, le gouvernement ayant l'intention de déposer, dans le plus bref délai, un projet de loi spécial au crédit agricole lui-même.

En résumé, de cette longue discussion qui vient d'avoir lieu, se dégage pour tous les esprits impartiaux cette vérité irrécusable que non seulement la Banque de France n'est administrée que par des hommes honorables, par des citoyens intègres qui ont, au plus haut degré, le souci de l'intérêt public, mais qu'aucun d'eux n'est maître de cette puissante institution nationale. La vérité incontestable, qui ressort de l'organisation même de la Banque et de son fonctionnement séculaire, c'est que son autonomie financière y est sans le perpétuel contrôle de l'Etat, c'est que l'Etat y exerce, par l'intermédiaire du gouvernement qu'il nomme et par la puissance de la loi, toute l'autorité nécessaire pour veiller à la solidité du crédit public et sauvegarder, en tout temps, les intérêts essentiels du pays.

La parole est maintenant au Sénat, dont l'approbation ne fait aucun doute; on peut même espérer que son vote ne tardera guère et que la question sera définitivement tranchée avant le commencement des vacances parlementaires.

J. H.

## DANS LES PYRÉNÉES

### LE FLEAU

Paris 10 juillet 97

Je subis encore si vivement l'impression des derniers désastres survenus dans les Pyrénées que malheureusement je parviens à d'autres choses et peut-être, d'ailleurs, puis-je parler de celle-là utilement.

C'est autour de mon berceau, c'est dans les sites les plus chers à mes souvenirs qu'ont sévi ces déchaînements imprévus des souffles et des ondes. L'inondation s'est arrêtée à quelques lieues de Toulouse et j'ai pensé avec effort que rien n'y avait été prévu pour empêcher le retour de la catastrophe qui a englouti une moitié de la ville. C'est absolument improbable, mais c'est comme ça. Saint-Gripien, le faubourg dévasté, s'est relevé tranquillement de ses ruines. En quelques années il est redevenu riant comme autrefois, avec ses maisons rouges toutes fleuries de plantes grimpeuses. Ça et là, l'indication, sur un mur, les étages atteints par l'inondation. Mais ce *Mand Théclé Pharis* ne semblait éprouver personne. Notre belle humeur méridionale va vraiment un peu loin et ce n'eût pas été se montrer pusillanime, mais simplement prudent, de me faire enfermer la Garonne dans son lit.

A qui remonterait les responsabilités d'un nouveau désastre? C'est le doute qui plane autour de cette question qui a enorgueilli la témérité des habitants. Nous en sommes là, en France, maintenant, à ne nous inquiéter que de ce dont nous sommes directement responsables et pourvu qu'on puisse rejeter la faute commise sur d'autres épaules on ne se prive pas de la commettre. C'est à cela que nous devons de voir les villes déjà atteintes autrefois par le débordement des fleuves, en subir encore l'assaut.

Il me semble cependant, que jamais la lutte contre le pouvoir aveugle des éléments n'a été plus active. Le grand mouvement actuel est dans l'emprisonnement de leurs forces utilisées. Celles-ci remplaceront bientôt, partout, l'effort patient et fraternel des animaux. Tous les projets de fortune s'échafaudent sur des découvertes nouvelles et de nouvelles façons de les rendre complètes et utiles à l'homme. Est-ce donc que la vie humaine vait moins de souci que les recherches insatiables de l'argent? Et de tous ces savants qui s'efforcent à rendre notre tributaire l'âme impassible des choses, ne s'en trouvera-t-il pas un

qui songe à nous préserver de leur fureur aveugle? Celui-là mériterait peut-être mieux de l'humanité que tous les inventeurs en renom.

Il semble que les éléments aient comme une conscience obscure de ce combat que l'homme leur livre et en gardent de secrètes et effroyables rancunes. C'est une illusion assurément de l'esprit et la nature mystérieuse obéit à de plus hautes lois que nos mesquines colères. Mais il est certain que quelques-unes de ces catastrophes dont le retentissement trouble encore nos âmes ont quelque chose d'inattendu et d'improbable qui épouvante. Un des lieux les plus éprouvés est le passage de Barège et de Luz où, l'an dernier encore, je fis de si belles promenades dont j'avais gardé une si grande impression de sérénité. L'admirable route qui mettait un large ruban de poussière dorée au flanc de la montagne s'est effondrée. Luz n'est plus qu'une ruine, Luz si riant et qui, de l'autre côté du Gar, faisait face au beau panorama de Saint-Sauveur et de Barège, Barège où, l'an dernier, les Espagnols de Torla, avec leurs foulards aux couleurs vives sur la tête et leurs brételles de velours broché venaient danser au son des mandolines! Une ruine l'augere joyeuse où nous avions fraternisé! Malheur plus grand encore: l'établissement militaire où nos soldats et nos officiers venaient retrouver la santé des eaux presque miraculeuses n'est plus qu'un souvenir. Et la pittoresque maison de Bal le chasseur d'izards légendaire dans tout le pays! Que de tristes souvenirs j'emporterai cette année de mon pèlerinage ordinaire! Car je veux les revoir ces sites admirables dans leur manteau de deuil qui suivra de très près le cerceuil blanc des neiges.

Et la route de Luchon où le joli village de Cièrp dresse son vieux clocher parmi les maisons inégales. Elle est devenue, durant quelques heures, torrent furieux, la jolie rivière qui gémissait à peine entre les cailloux, autour des îles verdoyantes. Si j'étais superstitieux, j'aurais peur d'avoir porté malheur aux lieux que j'ai le plus aimés. Car on dirait que c'est sur eux que le malheur s'est acharné davantage.

Dans ces derniers événements, il ne semble pas que, comme à Toulouse, l'imprévoyance humaine ait eu rien à se reprocher. Il ne faut s'en prendre qu'à l'immunité mensonge que le temps semble porter avec lui. De mémoire séculaire rien n'était arrivé de pareil. Alors comment aurait-on pu prévenir la catastrophe et, d'ailleurs, comment y obvier? Il faudrait une étude considérable pour juger des endroits de la montagne que rien de pareil ne menace et encore serait-elle d'une inutilité rétrospective évidente. De toute autre nature est l'enseignement que nous doit venir du fleau.

Qu'il nous apprenne une fois de plus les devoirs de la solidarité et de la fraternité. Que l'élan du cœur vers ces malheureux qui viennent d'être frappés, vienne de tous les points du territoire. Il y a beaucoup à donner pour soulager toutes ces misères imméritées. Donnons tous dans la mesure de nos moyens. C'est dans de tels mouvements des âmes que s'affirme l'unité française. Que tous ceux qu'un même appel de la patrie fait courir aux armes courent aussi à cette bataille éternelle de l'homme contre les éléments et, en attendant que la science nous assure la victoire, recevons et soignons fraternellement les blessés de ces iniques combats. Dans le beau transport de charité et de compassion qui les suit est la seule consolation de ces calamités injustes. Si nous ne sommes plus forts que le destin, tichons, du moins, d'être plus généreux. A nos croyances moins communes aujourd'hui que dans le passé, et au pouvoir tutélaire et surhumain qui nous protège, que ceux d'entre nous qui n'ont plus le bonheur facile de les partager substituent la foi plus efficace, et dans toutes les cas plus active, dans le devoir et dans la conscience qui ne permettent pas à notre pitié d'être inutile et nous commandent le sacrifice pour tout ce qui souffre et a besoin de nous!

Armand Silvestre.

## PROPOS MÊLÉS

J'aime en Gyp un sang bien français, une verte santé de l'esprit. Elle a le joyeux courage de chanter poulie aux psychologues et de vos petites affaires. M'écrivez-vous quelquefois?

— Aussi souvent qu'il vous plaira.

— Vous le voyez, Wasp, il se forme et en y prenant peine, nous ferons quelque chose de lui. Mais, mon cousin, dès aujourd'hui j'accepte de moi un petit présent. Je le veux, oui, je le veux, faites une fois ma volonté. Q. 10 me demandez-vous?

— Donnez moi cette pauvre fleur que vous martyrisiez entre vos doigts.

— Elle sera fanée avant ce soir. Demandez-moi quelque chose de beaucoup plus sérieux.

— Elle le sollicite, le pressa tant qu'il finit par lui dire:

«Il y a au bout de la Figuière, au bord de l'eau, dans un bois de pins, un chalet qui fut bâti jadis par un vieux peintre et qu'on appelle l'Antonine. Vous le connaissez, vous y avez passé hier une heure en compagnie de noschers parents, qu'on ne peut pas faire. L'Antonine me plaît infiniment: c'est la moi, et si vous voulez mettre la comble à vos bonités, donnez-moi par-dessus le marché un vache et un bateau.

— L'Antonine est à vous! s'écria-t-elle d'un air radieux. Je ferai rédiger l'acte par M. Noudet. Oh! la bonne pensée que vous avez eue là! Mais, j'y songe, quand on a une vache, il faut avoir un pré; je vous donnerai un pré, un grand pré; vous me permettrez bien d'arrondir votre petite propriété.

croire encore, au siècle du père Rodol, que l'amour est un sentiment.

L'erreur du roman contemporain — ce sera peut-être son crime — est de vouloir compliquer l'âme humaine pour avoir plus de mérite, ensuite, à l'analyser. Et les amants de notre bateau fatigué ont tellement raffiné les quintessences qu'ils ne se comprennent plus les uns les autres en cette Babel contemporaine où la confusion des langues est si grande. J'ai rencontré parmi les montagnols, et les demi, bien des femmes qui sont réduites à l'état d'X... Il faudrait, pour leur déshabiller l'âme, un polytechnicien, tout au moins! Elles ne sont plus femmes, mais problèmes. Géométriques dans la réalité, elles deviennent livresques — et j'en rougis! — conciformes, et se lamentent, indéchiffrables, sur les chaînes longues de l'Idéal, du manque de pénétration de nos moles légèrement surmenés d'aujourd'hui. «C'est pain bénit, leur dirait Voltaire, qui était si délicieusement cléricale.»

L'amour ne vit pas de misère, comme l'affirme la Vierge, mais comme l'affirme Molière, il se meurt assurément de beau langage. C'est une erreur de croire qu'on marie les génies quand, seuls, les cœurs peuvent l'être. L'agénie de Musset n'empêche pas George Sand de le tromper avec un carabin grotesque; le génie de Sand n'empêche pas Alfred de Musset de la laisser se retourner furieuse et se séparer sur sa couche, pendant qu'il courrait le guillemot avec une grisette.

La Fontaine avait raison quand, ne pouvant plus aller à la femme qu'il avait tant aimée et de qui il avait été si tendrement chéri, il s'en alla s'agenouiller à Dieu, dont l'indulgence est égale pour le pêcheur à tête chienne, pour la pécheresse au front ridé et aux reins cassés, et pour ceux qui reprennent la ceinture de chasteté en plein épanouissement de leurs forces, de leurs attraits et de leurs ardeurs.

Un baiser, une étreinte, vaudront toujours mieux en amour qu'une harangue. Le seigneur nous a donné des lèvres et des bras pour disserter et gesticuler en psychologues dans les jardins d'Académie.

Le monde serait bientôt sans amoureux si nous devenions tous des analystes aigus ou des observatrices minutieuses. Dès que tu tances, tu n'aimes plus.

Je suis absolument de l'avis de Feuillet quand il soutient — dans *l'Acrobate*, je crois, — que les plus belles marques de l'amour, les plus certaines sont, précisément, les bêtises qu'il fait faire.

Mais comment arriver à faire des bêtises si l'on se scrute, si l'on s'absorbe dans l'étude du mécanisme de son âme, si l'on redige, minute par minute, le journal de son cœur, — si l'on demeure penché de longues heures sur la femme aimée pour chercher à déchiffrer sous ses perfides yeux, ses secrets? Ah! le bien inutile exercice! quel broiement de meuble sur du ridel!

Madrigal vieux jeu.

«Si quelqu'un, Marcelle, te demande qui mérité l'honneur de ton amour et la possession de ta beauté, réponds, mon âme, ce qu'il te plaira; mais si on t'interroge pour savoir qui, dans le monde entier, peut t'aimer davantage et le plus tendrement, prononce mon nom sans hésiter.

Les petits problèmes de l'amour étant, après ceux de la météorologie, les sujets favoris et inépuisables de conversation, il faut

— Un peu, mais pas trop, je vous prie.

— Et puis je remembrerai le chalet, je veux le rafraîchir, l'embellir...

— Pas trop, ma cousine, pas trop!

— Et vous aurez deux bateaux.

— A la rigueur, un seul me suffira.

— Oh! la bonne pensée que vous avez eue là! Oh! j'arrondirai, j'embellirai l'Antonine à mon idée...

— Pas à la vôtre, ma cousine; à la mienne, s'il vous plaît.

— Laissez-moi faire: si vous êtes têtue, je lo suis encore plus que vous. Je veux que ce chalet soit un vrai petit paradis, où nous viendrez passer vos vacances. Que je suis content! nous nous réjouirons, nous nous délasserons, nous nous divertirons, nous nous querellerons, nous nous dirons notre fait, et vous m'apprendrez la botanique. Nous deviendrons un couple de bons amis... Et puis, mon père m'a dit que vous saviez l'anglais: je fais des vers, je vous les ferais, et si vous ne les comprenez pas, je vous les expliquerai.

Et cette dernière considération l'ayant charmée encore plus que toutes les autres, elle battit joyeusement des mains. De cette affaire elle laissa tomber le bouton de rose qu'elle avait froissé dans ses doigts, froissé contre sa joue, et s'écria: la ramasse.

Un quart d'heure plus tard, il se mettait en route pour Collobrières. Il avait l'esprit fort occupé et ne pensait pas à chercher des plan-

## LICEO FRANCO-URUGUAYO

Numéro 127

### COLEGIO PARA SEÑORITAS

Este acreditado establecimiento, franco-español ha sido dirigido por la inteligente educadora Señora María Tejerina de Arce. Todas las maestras son diplomadas. Además de las clases generales en francés y español, pueden cursar la música en toda extensión, dibujo, pintura, profesorado. Clases universitarias, etc. Como establecimiento para señoritas es único en la República.

### INSTITUTO UNIVERSAL

Uruguay 283 a 291

### COLEGIO PARA VARONES

Clases generales, universitarias, idiomas, profesorado, música, etc. Escuelas de educación, disciplina. Visiten los padres ambos colegios y se convencerán de sus excelentes condiciones. En ambos colegios se reciben pupilos, meliores y externos. — Precios módicos. AGUSTIN M. VAZQUEZ, Director.

croire que monde n'est pas encore blasé des deux choses qu'il connaît pourtant avec plus de certitude, à savoir qu'il y a des changements de température et une différence entre les sexes.

— Pourquoi les femmes sont-elles plus souvent sensibles aux déclarations amoureuses d'un sot qu'à celles d'un homme d'esprit?

— Parce que, se persuadant volontiers que le premier a plus d'amour qu'il n'en exprime, elle savent bien que le second en exprime plus qu'il n'en a.

Une épigramme:

«C'est Gaspard Duroseau; il a été vent quatre fois et est mort avec la ferme espérance de trouver un monde meilleur.»

Pif-Paf.

## Au Théâtre Cibils

Novelli — Malgré l'époque désastreuse que nous traversons, le talent indiscutable et indiscutable de Novelli, a le don d'attirer tous les soirs au théâtre Cibils, une véritable foule.

La semaine dernière grand succès avec «Clara Soleil» et cette semaine grand succès avec Mademoiselle Nitouche.

«Clara Soleil» cette pièce de Gordinot qui a roulé un peu sur tous les théâtres n'est certainement pas un chef-d'œuvre du genre, car un auteur est presque toujours sûr de faire rire son public, en employant la simplicité scellée du quiproquo; mais ici la ficelle est tellement bonne enfant, la gaité de ces trois actes est tellement pétillante, qu'on se laisse aller, si morose que l'on soit, à un rire à jet continu.

L'ensemble de la troupe Novelli est bon, peut-être un peu trop de précipitation dans la diction et les mouvements, les planches un peu trop brûlées, comme dirait l'oncle Sarcy, mais tout cela disparaît et tout est sauté lorsque Novelli paraît en scène.

Voilà un artiste du bon cru! Il est difficile de créer mieux que lui un personnage.

Tout est, la tenue, le geste, la démarche, la voix. Pas un défaillance. Les temps sont pris en artiste consommé. Avec lui tout est clair, il n'a pas besoin de parler, un regard, un sourire, un froncement de sourcil, tiennent le spectateur au courant de ses sentiments. — Son costume qui se compose d'un simple pantalon blanc, d'un gilet blanc et d'un habit noir, est immédiatement placé dans les costumes ridicules par l'adjonction d'un casque colonial. Ce pantalon! C'est un pantalon comme un autre, mais Novelli en fait un pantalon type, de la façon seule dont il place ses jambes, ce pantalon devient un tiro bouchon, il est dans son «franc» le plus grand dépendail de la terre, sa voix sent l'alcool, son œil s'allume s'éteint, son râlume, gonflé, pleurniche à volonté; dès qu'il entre en scène ses comparses rapetissent, ses longs bras les empoignent par le bras, par l'habit, par les oreilles, il les fait tourner, vire, les épouvante, il tient la scène à lui tout seul et d'une façon absolument magistrale. Il me rappelait tout à fait le «Bonpart» du Tartarin de Tardieu. Et son nez! Il me paraissait formidable, aussi long que celui du regretti Yacinthe, mais aussi expressif; arachi et tom-

tes. Tantôt il croyait revoir les yeux gris d'une jeune fille qui l'avait réconcilié avec l'espèce humaine, il se disait qu'une amie de femme doit répandre beaucoup de douceur dans la vie. Tantôt l'Antonine lui revenait en mémoire: elle était à lui, de quelconque façon que Sal l'arrangeait ce serait un domaine à sa taille, un délicieux nid pour un petit oiseau, qui se promettait de devenir grand. Tout à coup une image, qu'il ne pouvait repousser, échaussait brusquement toutes les autres; il ne songeait plus qu'à la plus perverse des innocentes; il se rappelait ses sourires, son pargure, tout ce qu'elle lui avait dit, les grosses larmes qui lui coulaient une à une jusqu'au menton, et son cœur se serrait.

Partagé entre les pensées riantes et les souvenirs amers, il s'en allait la tête haute, une fleur au coin de la bouche, imprimant fortement ses pas dans la poussière blanche du chemin, et comme il tournait le dos au soleil, il était certain de n'avoir pas vu son ombre, qu'il voyait s'allonger, marcher, trotter devant lui.

Fin

## Penultima du «Courrier Franco-Oriental»

(53) Da 13 Août 1897

### VICTOR CHERBULIEZ

## APRÈS FORTUNE FAITE

Il crut qu'elle se moquait de lui, et il répondit:

«Vous seriez bien étonnée, ma cousine, si j'avais la candeur de vous prendre au mot. — Vous croyez donc que je plaisante? Répliqua-t-elle avec un accent d'indignation. Ce que je vous dis là est sérieux, très sérieux...»

Il ne savait pas que depuis longtemps son rêve, comme elle l'avait confessé à son père était d'offrir, si jamais elle devenait riche, sa fortune et son cœur à un jeune homme pauvre, doué de quelque génie, et qui l'autorisait à la nourrir et à le gouverner. Toutefois il se douta de quelque chose en examinant ses petits yeux gris, où se reflétaient une tenace volonté et une âme généreuse mais superbe.

«La bonne affaire que je ferais là! pensa-t-il. Elle tient de son père, elle chasse de race. Je serais son second Wasp, et, selon les cas elle me donnerait le fouet ou des gimbettes.

— Vous goûtez peu mon moyen? dit-elle en reculant d'un pas. Je vous déplaît?

— Comment ne me plairiez-vous pas, ma cousine! Vous consolez les chagrins et vous ne méprisez point les pauvres... Je suis profondément touché de votre offre. Hélas! je ne puis l'accepter.

— Pourquoi donc?

— Vous feriez épouser un homme qui porte une autre femme au fond de son cœur et dans ses yeux?

— J'aurais cru comprendre que vous n'aimiez plus Mlle Verlaque.

— Ma raison pour ne pas l'épouser est que je l'aime trop; je serais capable de lui tout passer, de lui tout pardonner.

— Oh! bien, dit-elle avec un peu de dépit et d'ironie, voilà un cas singulier! C'est trop profond pour moi: on n'apprend pas aux Américains à résoudre des problèmes si compliqués.

— Au surplus, reprit-il, vous me faites l'honneur de croire que je suis quelqu'un. Serai-je encore quelque un si j'épousais Mlle Sally Trayaz et ses trente millions?

Cette raison lui parut, sinon meilleure, du moins plus compréhensible que la première.

«Soit! vous n'aimez pas mon idée; j'en ai une autre à vous proposer. Je posséderai la Figuière



**NOCIEROS**  
**BRINA"**  
Específico **NO** venenoso  
Contra la **SARNA**  
la **LOMBRIZ**  
la **MANQUERA**  
las **Ulagas de la GARGANTA**  
y los **GUSANOS de las HERIDAS**

DE LOS SARNIFUGOS  
AGENTES  
K & C.<sup>o</sup>  
MONTREUR

**Cassagne y Ca.**  
de última novedad de las mas reputa-

# L'INDUSTRIE

## OVEN ESPAÑA

98--Montevideo

SA "SABANTT"

**TEIRANO**  
n.º 276  
**RECETAS, LICORES Y VINOS FINOS**  
**para familias**

teléfonos: Cooperativa y Uruguaya

---

ANCE

à Vapeur.  
(Paris, 2, en 1844)  
millions de francs.  
F. GARÇAO, Agent,



NAUD

PARIS

# EXCEL STOR

a más elegante  
a más cómoda  
la más sólida  
la más segura  
la más decente  
la más manuable

la mas ventajosa para el consumidor,  
n en todos los almacenes, cafes y cigarrerias.  
ismo precio que la caja de carton  
**DASE LA CAJA METALICA**  
**EXCELSIOR**

## RA SEÑORAS

**AUSTRALIA**  
ana para piés y riquísimas Ruches de  
completamento en seda.

**ADORAS**  
metal blanco, dorado y pla-  
para prestillas de mayor y

derados y plateados con baños de oro y plata sin g.  
da a quien me preebe lo contrario.  
borda, marca Cruz y D. M. C. Hilo para bordar para  
garantidos sin competencia.

\_\_\_\_\_



**LA REPUBLICANA**  
Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos  
DE  
**JULIO MAILHOS**  
Avenida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:  
Calle 18 de Julio núm. 47  
MONTEVIDEO

**ARMERIA DEL CAZADOR**  
CASA INTRODUCTORA  
Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina  
VENTAS POR MAYOR Y MENOR  
**JUAN M. MAILHOS**  
Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

**"L'UNION"**  
Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie  
(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1828)  
Régistrées payés depuis son établissement 202,000,000 de francs  
CAPITAL ET GARANTIES 100,000,000 DE FRANCS  
Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay  
**A. de SAAVEDRA**  
169—CERRITO—169  
MONTEVIDEO

**CARLOS SPANGENBERG & C. A.**  
CASA INTRODUCTORA  
25 DE MAYO, 381 Y 383  
MONTEVIDEO  
Especialidad en Artículos de Muebleria y Tapiceria.—Tipos para Imprenta.—Papeles para Imprenta y Litografías.—Cartones.—Artículos de Ferreteria

**Almidon**  
**MACK**  
de doble Fuerza  
Marca de fábrica  
Con esta nueva preparación se plancha con sorprendente rapidez, obteniendo un lustre y tesura extraordinaria.  
Se vende en todas las Droguerías y Almacenes de Ultramarinos.  
Único Fabricante Inventor H. Mack, Urm. 10.  
Únicos Depositarios para el Río de la Plata: STAUDT Y C. Montevideo — Buenos Aires — Rosario — Asunción — Corrientes — Montevideo — Berlín.

**ULTIMA NOVEDAD**  
**Perfumeria**  
**IXORA**  
ED. PINAUD  
PERFUMISTA  
JABON.....IXORA  
ESENCIA.....IXORA  
AGUA de Tocador.....IXORA  
POMACA.....IXORA  
ACEITE para el Pelo.....IXORA  
POLVOS de Arroz.....IXORA  
COSMETICO.....IXORA  
VINAGRE.....IXORA  
37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37  
PARIS

**DELETTREZ**  
Perfumista  
15, Rue d'Enghien, 15, PARIS  
ESPECIALIDADES RECOMENDADAS  
**AMARYLLIS DU JAPON**  
Peau d'Espagne Royale — Heliophar d'Arable  
**TZAREVNA**  
Verdadera AGUA de COLONIA RUSA  
EN TODAS LAS CASAS ACREDITADAS DE PERFUMERIA

**RESTAURANT DE PROVENCE**  
TRUO PAR AUGUSTE GEBELIN—Grandes comodidades para viajeros  
On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement 1 piastre 20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du Gouvernement, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.  
Ciudadela, 118, 150, 152 y 154

**BAÑOS DEL TEMPLO**  
DE AUGUSTO GEBELIN  
20—CALLE CANELONES—20  
SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

**PRECIOS CORRIENTES**

	USO	INGRESA		USO	INGRESA
Baño higiénico, con ropa.	\$ 0.30	\$ 3.20	Baño sulfuroso, con ropa.	\$ 0.60	\$ 6.60
" sin ropa.	" 0.25	" 2.60	" " sin ropa.	" 0.50	" 5.50
" de simbacon, con ropa.	" 0.40	" 4.20	" de ducha escocesa, con	" 0.40	" 3.40
" sin ropa.	" 0.35	" 3.30	" " sin ropa.	" 0.30	" 3.00
" de afrecho, con ropa.	" 0.40	" 4.20	" de ducha fría y lavia,	" 0.50	" 5.20
" sin ropa.	" 0.35	" 3.30	" con ropa.	" 0.25	" 2.60
" alcalino, con ropa.	" 0.40	" 4.20	" " sin ropa.	" 0.25	" 2.60
" sin r. p.	" 0.35	" 3.30	" medicinal		Continental

Reuileton du "Courrier Franco-Orientel"  
(81)  
Du 11 Août 1897  
**MEMOIRES DE M. GORON**  
Ancien chef de la police de sûreté  
II.—A TRAVERS LE CRIME  
CHAPITRE V  
LA CHASSE A L'HOMME  
M. M... reconnut parfaitement celle-ci pour être sortie de ses ateliers. Mais il lui était impossible de savoir qui l'avait achetée; il vendait tous les ans des milliers de ces valises grossières dont le prix, je m'en souviens, était de trois marks.  
C'était un malgre succès; mais c'était déjà un pas de fait. M. Hoffmann, qui s'était mis à ma disposition avec un zèle dont je ne sau-

rais encore assez le remercier, avait envoyé ses agents faire une enquête chez tous les Geissler de Breslau, et Dieu sait s'il y en avait. Ils revinrent bredouille. Je crois même que pas un des Geissler de Breslau ne s'était absenté de la ville durant le mois de mars!  
Cependant, je ne sais pourquoi, tout à coup une espérance m'était venue.  
Vers la fin de l'après-midi, je vis arriver à la présidence de la police un agent amenant un chemisier de la ville, M. Moitz, qui avait reconnu les chemises pour avoir été vendues par lui à une Mme Guttentag, dont il ne savait pas l'adresse.  
C'était encore une déception; je cherchais Geissler et je trouvais Guttentag.  
Je saisis le *Bottin* de Breslau; il y a plus de trente-six Guttentag dans la ville; j'allais être obligé de les voir, tous les uns après les autres! Je pris le premier sur la liste et arrivai avec M. Hoffmann chez M. Isaac Guttentag, courtier assermenté.  
Une bonne vingt nous ouvrit, elle nous déclara que son mari était sorti et qu'il était impossible de voir sa maîtresse, attendu qu'elle était en voyage.

**GRAN FABRICA A VAPOR DE CALZADOS**  
— DE —  
**Máximo Seré, Hermano y Ca.**  
Esta casa, especial en surtidos de campaña previene á su numerosa clientela y al público en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al pedido mas exigente  
**61, Calle Uruguay, 61—Montevideo**

**TESORO DE LA BOCA**  
**ELIXIR DENTIFRICE**  
Odontalgique  
**ED. PINAUD**  
PERFUMISTA-QUÍMICO  
37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37.  
PARIS

**P. S. N. C.**  
**The Pacific Steam Navigation Company**  
Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico  
**SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION**  
EL VAPOR PAQUETE INGLES  
**IBERIA**  
Capitan: R. FLETCHER  
Saldrá el 13 de Agosto de 1897  
Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, San Vicente, Lisboa, Coruña, La Pa. lles (La Rochelle), y Liverpool.  
**Gran rebaja en la tarifa de pasajes**  
PASAJES A CORUÑA EN 3.ª CLASE \$ 30 ORO, LIBRE DE GASTOS DE QUARENTENA  
A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis á los pasajeros.  
La Compañía expide pasajes para Vigo, Birmas, Carril, Gijón, Coruña, Santander, F. rrol y Bilbao.  
Todos los vapores llevan médico y macama; están iluminados á luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.  
**WILSON, SONS Y C.º. LIMITED**  
AGENTES  
MONTEVIDEO  
Calle 25 de Mayo 214  
BUENOS AIRES  
Reconquista 365  
Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

**NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ**  
DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL  
**EN SIX VOLUMES**  
La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un nouveau **DICIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE**, en six volumes, infiniment supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.  
Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** contiendra  
**DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS**  
que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.  
Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** formera 6 volumes en 4º imprimé sur trois colonnes, dans le même format que le grand **LAROUSSE**. Rédigé par des auteurs d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier. La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.  
Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront exposées avec l'impartialité la plus absolue.  
L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.  
Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, complètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.  
**SOUSCRIPTION A FORFAIT:**  
40 piastres or en fascicules, en séries (10 fascicules) ou en volumes brochés.  
50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.  
Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu en souscrivant.  
N. B.—La souscription a forfait garantit le souscripteur contre toute augmentation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.  
Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:  
Administration du "Courrier Franco-Orientel", 40 Maciel.  
MONTEVIDEO

**J. DURANDEAU**  
**ARTÍCULOS FRANCESES**  
MUEBLES, TAPIERIA  
Especialidad en muebles de fantasía para salon, Bronce y objetos de arte  
Montevideo. URUGUAY, 22 y 21.  
**Grand Vignoble du Parc Giot**  
PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897  
A DOMICILIO, AL CONTADO, POR NO TENER COBRADORES  
Una botella de 200 litros sin casco \$ 21.00 sea el litro ó kilo \$ 0.12  
Media " 100 " " 12.50 " " 0.125 ml.  
Cuarta " 50 " " 6.50 " " 0.13  
Diminutas " 15 " " 2.10 " " 0.11  
Vino de vino. " " " " 0.20  
Grapa. " " " " 0.60  
Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.  
Los casos se pagarán \$ 2.00 por botella; \$ 1.50 por media; \$ 1.00 por cuarterola; \$ 0.60 por damajuana, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.  
Un carruaje ad-hoc sale de la GRANJA GIOT todos los días para el reparto en Montevideo  
POR ORDENES: GRANJA GIOT, N.º 2051, TELÉFONO LA COOPERATIVA.—AL COCHERO REPARTIDOR.  
AL ESTABLECIMIENTO Y PODERÁ  
**Se puede visitar la Bodega y probar los vinos**  
Se ruega hacer los pedidos con 3 ó 4 días de anticipación y poner el vino de un caso en una sola vez, en botellas ó damajuanas bien tapadas y acostadas para conservar la calidad del vino.

**DISPENSAS REBELDES, GASTRO-ENTERITIS CRÓNICAS, GASTRALGIAS, NEUROSIS DE ESTÓMAGO, DILATACION ESTOMACAL, CÁNCER DEL ESTÓMAGO**  
Granulada DALLOZ  
Remedio infalible para todas las enfermedades de los órganos digestivos, desde la más sencilla hasta la más complicada.  
PARIS: J. DALLOZ, 13, boulevard de la Chapelle.  
DEPOSITOS EN TODAS LAS FARMACIAS Y DROGUERIAS

**La Mas Grande Manufactura de Coches**  
**Antigua Casa Ad. SAMUEL**  
**CARROCERIA INDUSTRIAL**  
228, Faubourg Saint-Martin, PARIS  
ENSANCHE CONSIDERABLE DE LOS ALMACENES DE VENTA.  
100 Coches nuevos, modernos de modelos los mas variados.  
Pedir Catálogo a la Fabrica ó a la Direccion del Periódico.

**ELIXIR, KOLA GRANULADA MONAVON**  
CONVALENCIA, ATONIA GENERAL, FIEBRE DE LOS PAISES CALIDOS, DIARRIA CRONICA, AFECIONES DEL CORAZON  
8 Premios Mayores  
10 Medallas de Oro  
8 Medallas de Plata  
TONICOS  
RECONSTITUYENTES  
FARMACIA Y DROGUERIA DEL SOL DE MONTV. 1897

—Mais où est M. Guttentag fils? demanda M. Hoffmann.  
—Nous n'en savons rien, répondit la bonne.  
L'agent qui nous accompagnait montra alors la fameuse valise. La vieille allemande fit signe qu'elle ne la reconnaissait point. Je tirai de ma poche le petit médaillon avec portrait de femme et le mis sous les yeux della serrante.  
—Tien! fit-elle, le portrait de madame!  
J'avoue que le cœur me battit fort et que j'éprouvai une satisfaction infinie quand la serrante reconnut également les chemises, les mouchoirs, les chaussettes et les cols pour les avoir lavés plusieurs fois.  
On peut deviner avec quelle impatience j'attendais le retour de M. Isaac Guttentag.  
Ce vieillard, le type même de l'Allemand classique, me découragea par ses premières paroles.  
«J'ai maudit mon fils, dit-il; il est mort pour moi; je ne sais rien de lui; il est parti d'ici au commencement de mars sans me dire adieu; je ne lui ai pas donné d'argent et je ne sais pas comment il a pu aller à Paris, ainsi que me l'a dit un de mes cousins. Je n'ai reçu aucune nouvelle de mon fils Georges et ne puis pas en recevoir!»  
Inutile de dire, n'est-ce pas, que nous nous étions bien gardé de raconter à ce brave homme que nous recherchions Gaston Guttentag, comme soupçonné d'avoir pris part au crime de la rue Montaigne.  
Le vieillard reconnut le trousseau de clefs parmi les quelques-uns se trouvant chez sa maison, puis le portrait de sa femme.  
Enfin, chose terrible, quand je lui montrai les manchettes trouvées chez Marie Regnault, il ajouta avec le legsme dont il ne se départissait pas:  
—C'est mon fils qui a dû écrire Gaston Geissler: je reconnais son écriture.  
Ce que le vieillard n'avait pu me dire, le cousin qui avait correspondu avec Georges Guttentag devait le savoir. Il n'y avait pas une minute à perdre. La vieille bonne nous donna l'adresse de ce cousin, M. Georges Guttentag, qui portait le même prénom que le disparu.  
J'arrivai chez lui avec M. Hoffmann, qui

voulait bien ne pas quitter et continuer à me servir d'interprète.  
Encore plus froid que son oncle, M. Georges Guttentag parlait avec une lenteur qui me désespérait d'autant plus qu'il me fallait attendre que M. Hoffmann me traduisait ses paroles. L'aimable conseiller, en souriant, me faisait signe de calmer mon impatience:  
—Vous autres Français, me dit-il, vous avez une pétulance!  
—Il est parfaitement exact, dit le banquier Georges Guttentag, que mon cousin a quitté Breslau à la suite d'erreurs de jeunesse, sans gravité, d'ailleurs. Il est encore en ce moment à Paris, je crois, à moins qu'il ne soit déjà parti pour Brème ou Hambourg... Il y a quelques jours, j'ai reçu une lettre de lui, dans laquelle il me fait part de la situation terrible dans laquelle il se trouve; voici cette lettre.  
Et il tendit le papier à M. Hoffmann, qui me traduisit aussitôt ce qu'il contenait.  
«Georges Guttentag avait été arrêté par des gardiens de la paix dans la nuit du 16 au 17 mars—la nuit du crime—à la suite d'une tentative de suicide et sous la simple inculpation de vagabondage, attendu qu'il avait dé-

claré n'avoir pas de domicile. Le tribunal correctionnel, qui avait à le juger, avait renvoyé son jugement à huitaine, Guttentag ayant dit qu'il recouvrerait de l'argent de sa famille pour retourner en Allemagne...»  
Ici, M. Hoffmann s'arrêta comme un peu confus.  
—Je n'ose vous lire la fin, me dit-il, c'est tellement extraordinaire! Voyez plutôt vous-même.  
Je me saisis avidement du papier et lus au-dessous de la signature Guttentag, écrit en français:  
«Mazas, 1er division, cellule n.º 85.»  
Le moment n'était guère propice aux réflexions philosophiques... Je pressai de questions le banquier Guttentag qui continuait:  
«Je lui ai envoyé avant-hier 250 francs pour lui permettre de gagner Hambourg ou Brème et s'embarquer pour l'Amérique... Il est possible que mon cousin ait déjà reçu cet argent et soit en route...»  
Il n'y avait pas une minute à perdre. M. Hoffmann et moi, nous courûmes au télégraphe où je lançai la dépêche suivante:  
(A Suivre.)